

I

Dans la cour du lycée Marie de Gournay, à Meudon, un grand cèdre du Liban déploie de si puissantes et sombres ramures que, même aux heures les plus claires, les salles de classe situées dans son vis-à-vis s'en trouvent obscurcies. On projette régulièrement d'abattre le beau cèdre. Finalement, on le garde encore.

Le bâtiment principal du lycée qui, s'adossant à l'une des collines boisées de Meudon, domine de ses quatre étages l'avenue de Paris sur laquelle il ouvre ses grilles, est une solide construction de meulière dont les ornements de brique, se détachant sur des médaillons de plâtre blanc et faisant alterner éléments floraux et motifs géométriques, rompent la sévérité. Édifié dès la fin du dix-neuvième siècle, en remplacement d'une ancienne école municipale secondaire, pour accueillir une des premières générations de lycéennes, il s'est trouvé flanqué une quarantaine d'années plus tard d'une bâtisse supplémentaire, extension de brique un peu disgracieuse s'avancant en aile perpendiculaire sur la terrasse de la cour jusqu'à l'avenue.

Au rez-de-chaussée de cette partie plus récente du lycée, se trouve une salle, assez pompeusement appelée *solarium* et dont les larges baies vitrées peuvent s'ouvrir aux beaux jours sur un balcon pourvu de bancs et surplombant l'avenue.

LE COULOIR

Les élèves ont obtenu en 1960 d'y établir leur *foyer*. Attention ! La dirlo ! Vite, vite, elle arrive ! Bancs retournés, blouses rajustées, genoux serrés, livres studieux. Les lycéennes installées au soleil sur les bancs tournés vers l'avenue risquaient d'aguicher les passants...

Pendant près de quatre-vingts ans, l'établissement est resté conforme à sa dénomination de *lycée de jeunes filles* dont l'inscription, désormais mensongère, figure encore à son fronton.

À l'époque cependant où commence notre histoire, *Gournay* était mixte depuis quelques années, comme l'étaient d'ailleurs devenus presque tous les lycées de France ; mais la plupart des Meudonnais conservaient l'habitude d'y inscrire exclusivement leurs filles, tandis que leurs fils continuaient de fréquenter le *Nase*, surnom bien naturel du lycée François Rabelais, alors naguère lycée de garçons.

Jérôme Colin-Brenner n'avait pourtant pas eu beaucoup de mal à convaincre ses parents des avantages merveilleux que présenterait à tous égards son inscription au ci-devant lycée de jeunes filles : d'abord Gournay avait une vraie vocation *littéraire*, tandis que Rabelais était plutôt *scientifique*. Du reste, vous savez bien ce qu'on dit du prof de philo des Terminales A au Nase : absentéiste, ivrogne, taux de mentions au bac lamentable. Ça fait quand même neuf heures de cours, hein ! En outre, à Gournay, Jérôme pourrait avoir un œil protecteur sur sa sœur cadette qui l'y rejoindrait un an plus tard : il lui ouvrirait la voie. Sans compter la réduction pour la cantine : tarif dégressif pour le deuxième enfant inscrit dans le même établissement. Et puis enfin de toute façon, foin du passéisme ! C'est un lycée mixte maintenant !

LE COULOIR

Si ça reste seulement sur le papier...

Il fallait quand même savoir un peu s'adapter aux évolutions positives d'une société en mutation.

Et Jérôme fut ainsi, pendant les trois ans du second cycle de ses études secondaires, et pour sa grande satisfaction, un des rares élèves de sexe masculin à hanter les troublants couloirs de ce quasi gynécée.

Ce jour-là, novembre terne et épais, salle 111, le cèdre, on avait dû allumer les néons électriques dès trois heures et Andrée Clavel, qui enseignait la philosophie, annonça à ses élèves la mort du père de l'un d'entre eux, Quentin Lanord, absent depuis le début de la semaine.

Andrée Clavel la magnifique. Jérôme Colin-Brenner tentait de ne rien laisser paraître à quiconque – pas même à elle, surtout pas à elle – de l'admiration sans partage qu'il lui vouait. Triomphe tranquille, pensait-il, de l'intelligence et de la beauté. Éléance parfaite de l'allure et de la parole. Tout ce qu'elle disait était pensé sans pesanteur ; et toujours discrètement doublé d'une légère distance critique, perceptible – par lui seul, espérait son fervent disciple – à un infime haussement de sourcils, un détachement particulier des syllabes, une moue fugace – lèvres plissées de façon presque enfantine – et qui laissait entrevoir à Jérôme tout un autre pan de la vie de son idole, sa vraie vie intérieure, infiniment riche et complexe et secrète. Parfois, échange complice de leurs deux regards : preuve qu'elle consentait librement, pour lui, à ce délicieux dévoilement. C'était le comble du bonheur.

Jérôme avait adoré que, dès le premier jour, rompant avec l'usage, Andrée Clavel ait donné à ses élèves – comme vous

LE COULOIR

me donnez les vôtres – en plus de son nom, son prénom et son âge, trente-trois ans, juste le double du mien, avait-il pensé.

Pendant toute la durée du cours de philosophie, l'aura merveilleuse de la prof éclipsait les charmes des filles de la classe ; la très jolie Aurélie Mongeotin était instantanément frappée d'évanouissement et les seins opulents de Cathy Neufville, pour une heure ou deux, se trouvaient neutralisés.

Mais cette fois, la nouvelle de la mort du père de Quentin Lanord tombait brute et sans commentaire. Rien à ajouter que des recommandations plates de particulière attention et sympathie à témoigner à un camarade dans le deuil. Et le cours avait repris, Descartes, le poêle, la conscience.

Jérôme Colin-Brenner, assis comme toujours à sa place faussement indifférente, à l'extrémité droite de l'avant-dernier rang, près de la fenêtre, était bouleversé. La mort du père de Quentin, pourtant, ne pouvait pas directement l'affecter : il ne connaissait nullement ce monsieur, ne l'avait jamais vu et n'avait même, jusqu'à ce jour, jamais entendu parler de lui. Ce qu'il savait de lui tenait en un seul mot, monosyllabique : *mort*.

Et Quentin Lanord n'était même pas son ami. Deux mois auparavant, à la rentrée, Jérôme avait considéré d'un assez mauvais œil l'arrivée dans sa classe de cet intrus qui venait impudemment se pavaner dans une basse-cour dont il était jusqu'alors le seul coq. Les deux uniques autres garçons de la classe – pour trente et une filles ! – ne risquaient pas de lui porter ombrage. L'un, Nicod, bien intentionné et plutôt vif d'esprit, se mouvait lentement dans un corps obèse et manifestement encore impubère ; l'autre, Cochery, malingre et

LE COULOIR

binoclard, ne devait sa contenance qu'aux deux énormes dictionnaires, le *Gaffiot* et le *Bailly*, un sous chaque bras, sans lesquels il ne se déplaçait jamais. Quentin Lanord, lui, était un beau garçon, brun et large d'épaules. Son collier de barbe bien taillé, et, pis encore, la pipe qu'il fumait posément pendant les récréations, lui conféraient à l'évidence une mâle et tranquille assurance. Jérôme Colin-Brenner, sa veste de velours noir côtelé d'artiste, ses boucles blondines et son feutre de dandy affecté, n'était auprès de lui qu'un freluquet sans épaisseur.

Il avait espéré qu'au moins Quentin Lanord serait un élève médiocre : venant d'une Première C, sans doute n'était-il passé en section littéraire, réputée plus facile, que par défaut. Hélas, une semaine à peine avait suffi à décevoir cet espoir : Quentin Lanord n'avait absolument rien d'un déclassé ; excepté peut-être en grec dont il n'avait commencé l'étude qu'en seconde, il excellait dans toutes les matières, manifestant, en histoire notamment et en philosophie, une culture et une maturité remarquables. C'était justement d'ailleurs pour échapper à *Arpion*, tu sais, au Nase, le souïlographe de la Terminale A, qu'il avait obtenu un changement d'établissement pour l'année du bac.

Et Jérôme, atterré, avait appris par Nicod, dont le frère avait été l'année d'avant le condisciple de Quentin Lanord à Rabelais que le nouveau n'avait fait que suivre le conseil de ses professeurs : « Allez donc à Gournay, lui avait-on dit, vous aurez Andrée Clavel ; si vraiment c'est la psychiatrie qui vous intéresse, une base un peu solide en philo, ça ne peut pas vous faire de mal. Et puis surtout, vous verrez, ça va vous passionner. »

« Tu vois ce que ça veut dire, mon vieux, avait ajouté

LE COULOIR

Nicod, ce type est assez fort en math, physique et machins-trucs scientifiques pour envisager sans problèmes de faire des études de médecine, même avec un bac littéraire. »

Avec cela, modeste et discret, Quentin Lanord n'avait jamais rien dit, ni de ses ambitions, ni des encouragements admiratifs de ses anciens professeurs. Recevant sans ostentation l'impressionnante kyrielle de ses notes régulièrement excellentes, il participait activement et aimablement à tous les cours sans aucunement chercher à se mettre en avant.

Il était en réalité affreusement sympathique.

De sorte que, depuis deux ou trois semaines, Jérôme Colin-Brenner qui n'était pas son ami, qui, entre septembre et novembre, n'avait échangé que quelques mots avec lui, se demandait comment briser la glace et nouer enfin connaissance avec Quentin Lanord.

Son père venait de mourir. La prof parlait de Descartes et de sa « vraie Méthode pour parvenir à la connaissance de toutes les choses dont son esprit serait capable ». Et elle avait recommandé à la classe de manifester au camarade endeuillé compassion amicale et chaleureux soutien.